

Goûtons la saveur des mots et des mets, Gisèle Pineau /
Carmen Boustani. — Extrait de : Revue des lettres et de
traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N° 9 (2003), pp. 255-
267.

Notes au bas des pages.

I. Art d'écrire. II. Nourriture.

PER L1037 / FL133482P

GOÛTONS LA SAVEUR DES MOTS ET DES METS: GISÈLE PINEAU

Carmen BOUSTANI
Université Libanaise, Beyrouth

L'exil selon Julia de Gisèle Pineau tend plus vers l'auto-fiction que vers l'autobiographie. La romancière introduit dans le récit un personnage du même nom qu'elle, et lui donne le double statut de narratrice et de personnage. Cette fictionalité de soi satisfait des désirs contradictoires dans ce lieu du récit où s'entremêlent les traditions culinaires et les histoires du pays d'origine.

La narratrice présente un sujet discursif qui fait résonner une voix authentique noire subvertissant les normes en matière de création romanesque et témoignant ainsi d'une parole de femme antillaise. La psychologie de la narratrice se dissout dans un pronom à la première personne. Un *je* scindé en deux tout au long du récit partagé entre *l'ici* et *l'ailleurs*, entre la France et l'Archipel. Ce *je* narre son rapport avec la grand-mère et prend la charge de raconter son histoire. Le schisme du *je* et son dédoublement implicite permet de se mettre à distance dans la fiction et de se construire un personnage, celui de la petite-fille face à la grand-mère, qui lui raconte des histoires de son île et ranime en elle le goût des mots. Double regard et double point de vue: naître et vivre à Paris ou inversement aux Antilles. Dans la première partie du roman, le *je* de la narratrice se présente à la première personne du pluriel: «nous c'est mes frères et sœurs et moi-même»¹ alors que dans la deuxième et troisième partie du roman le *nous* se glisse en *je* lorsque la narratrice sort du cadre familial pour narrer son instruction et son retour au pays. L'énonciation de la subjectivité se traduit en souvenir de Man

(1) Gisèle Pineau, *L'exil selon Julia*, Stock, 1996, p. 19.

Ya toujours présente pour sa petite-fille Gisèle même après la mort. Dans le présent de l'écriture le récit travaille à ramener la mémoire des origines à la mémoire de Man Ya qui évoque à sa petite-fille les Antilles et la possibilité de les faire renaître. Man Ya recourt ainsi aux histoires faisant rêver ses petits-enfants avec l'occasion de la nourriture antillaise. Elle opère une approche du pays par le recours à la sensualité. On dirait une association sécurisante du pays d'origine aux produits de sa terre. L'insertion des mots appartenant au domaine de la nourriture et de l'exotisme démarque le discours d'une faim linguistique, d'une faim des mots.

Notre propos sera d'analyser la recherche identitaire par le recours aux mots et aux mets créoles en insistant sur leur interaction.

I- Le corps écrit

Gisèle Pineau fait de l'image de la grand-mère une image mythique de «doudou généreuse» qu'elle entoure de tendresse. Nous pouvons parler d'un matrimoine antillais qui s'oppose au patrimoine occidental. En effet, l'écriture de ce récit s'émancipe des formes narratives dominantes en privilégiant des genres où la parole se libère et où la femme s'assure sa place de locutrice à part entière. En revendiquant une recherche identitaire, ce récit met en scène tout d'abord l'exil à Paris de la grand-mère Julia réfugiée chez son fils et fuyant la violence de son mari. En effet, Julia, de son surnom Man Ya, vit plusieurs ruptures: rupture de la langue (du créole au français qu'elle comprend à peine), rupture de civilisation, rupture du quotidien. Elle n'est pas la seule à vivre l'exil, sa belle-fille Daisy a quitté la terre-natale au bras d'un Noir lui-même au service de l'armée française et sa petite fille alias la narratrice-enfant a vécu l'exil dans sa peau de «nègresse» dans une classe de blancs et dans un cadre «blanc-carré-policé». Le retour aux Antilles s'accomplit pour chacune des trois générations de femmes comme un retour à l'Eden, mythe biblique qui a des connotations particulières. Man Ya demeure habitée par un irrésistible désir de retour.

Amenée en France pour vivre loin d'Asdrubal, son bourreau de mari, Man Ya regrette son petit monde de là-bas: «et mon jardin? s'écrie Man

Ya. Qui s'occupera de mon jardin? Et mes deux poules, mon cochon?»² elle ne connaît rien de la France, elle fait comme on lui dit: porter des chaussettes kaki de l'armée française et des charentaises marron. L'important est de ne pas attraper froid. Par contre, dans ces boîtes d'appartements bétonnés, Man Ya rêve aux grands espaces de Rothiers et à son monde auquel elle a été arrachée comme on arrache un arbre de ses racines. D'ailleurs, l'image de l'arbre scande le roman et s'associe souvent sous la plume de la narratrice à la présentation de la grand-mère qui considérait les plantes comme sa chair et son sang et les chérissait comme ses enfants.: «elle me prenait parfois une posture végétale, ne remuait pas jusqu'à s'engourdir, se figurait être une manman-arbre, écorce sombre, orteils marbrés de terre, bras hélant le ciel»³. Dans ce corps à corps avec l'arbre, Man Ya cherche une fusion totale, un retour au giron maternel. Ceci nous ramène à l'image de la «Kumbla» métaphore jumelée pour le ventre maternel, la terre/mère, l'île/femme.

Man Ya vit au comble de l'exaltation dans sa fusion avec son arbre qui lui offre l'exemple d'une vie sans conscience où elle goûte la vie contemplative et voluptueuse dans l'oubli des codes sociaux, du racisme et du choc des civilisations. «Soudain elle enlaça un tronc d'arbre et disparut dans ses branches. Nous laissa à terre, la tête renversée en arrière, hébétés, scrutant le mystère des feuillages»⁴. Signe de vie, l'arbre évoque le symbolisme de la verticalité et le caractère cyclique de l'évolution cosmique. Il représente les racines dans le double sens dénotatif et connotatif qu'elle voudrait bien enfoncer dans les profondeurs de la terre et des êtres. Mais l'arbre aussi mène à l'ascendance, au ciel. A la fin du récit, la narratrice nous laisse sur notre faim devant l'image de Man Ya. Une fois morte, elle la représente assise sur un nuage «elle rit et mange des mangos roses»⁵. Par sa fusion avec l'arbre Man Ya rentre dans la légende et rejoint l'image archétypale lunaire de la mère fertile, de la chaîne des générations.

Dans ce pays créole qui n'a pas de mythes, Man Ya devient son mythe.

(2) Gisèle Pineau, *L'exil selon Julia*, op. cit., p. 47.

(3) *Ibid.*, p. 190.

(4) *Ibid.*, p. 302.

(5) *Ibid.*, P. 306.

En effet, selon Edouard Glissant les Antilles ne possèdent pas ce qu'on appelle un mythe fondateur comme celui des pays africains, sur celui d'ancêtres royaux. Or, Man Ya représente sous la plume de Pineau l'ancêtre qui connote l'arbre de vie «qui fait voltiger des prunes-cythères par grappes»⁶ à ses petits-enfants, sinon l'habile cuisinière qui leur prépare le chocolat du matin ou qui leur envoie des colis de fruits créoles, une fois rentrée dans son pays. Dans les profondeurs de l'inconscient de la narratrice palpitera le vieux rêve d'un abandon total à la nature et à ses dons grâce à l'éducation de Man Ya. Cet inconscient est peuplé de métaphores sur la grand-mère, celles d'un bestiaire qui lui est attribué. Man Ya est «changée en mouette, elle défie la marée noire»⁷. Selon *Le dictionnaire des symboles* l'image de la mouette signifie la propriétaire de la lumière du jour où Man Ya est comparée à «des dauphins bleus qui échouent sur la plage»⁸ symbole lié à l'eau, à la transfiguration. Cette femme légendaire est le signe sauveur de sa lignée, celle qui leur apprend l'histoire du pays de leurs ancêtres: «j'ai marqué le chemin pour eux...et même s'ils parlent RRR dans leur bouche, ils entendent ma langue et même s'ils répondent rien qu'en français, ils sont la chair de ma chair. Et si un jour ils s'en souviennent à Routhiers, ils seront pas perdus. J'ai marqué le chemin»⁹.

II- Le parfum des boissons et des mets

L'odeur du chocolat emplit les pages de *L'exil selon Julia*, ramenant par sa puissance évocatrice Man Ya à son île qui l'enivre par l'arôme du «caco», et satisfaisant les petites bouches de ses petits-enfants: «étourdis par l'odeur forte qui emplit la case, nous assemblons sur la table bols en faïence, pots, tasses, porcelaines, coupes, gobelets, timbales en fer. Elle y verse en douceur le chocolat qui fume. Il n'y a pas deux bols semblables, mais nous sommes confiants»¹⁰. Ce parfum de chocolat ramène le lecteur

(6) Gisèle Pineau, *L'exil selon Julia*, op. cit., p. 301.

(7) *Ibid.*, p. 175.

(8) *Ibid.*, p. 170.

(9) *Ibid.*, p. 165.

(10) *Ibid.*, p. 57.

à Colette et au rite du chocolat du matin préparé par Sido. Il rejoint la thématique obsédante de l'enfance et s'avale sans efforts comme les giclées du lait maternel prolongeant l'illusion de la tendresse le plus longtemps possible: «Quand on s'éveille, voyons, et qu'on respire la chaude odeur du chocolat bouillant, on sait que c'est dimanche. On sait qu'il y a, à dix heures, des tasses roses, fêlées, sur la table, et des galettes feuilletées»¹¹.

A l'instar de Colette, Pineau se place d'emblée dans le passé, vers une enfance parfumée de chocolat, qui donne à respirer et à sentir les joies simples de l'existence à l'âge de l'insouciance et de l'engouement à gratter la casserole pour y gagner le fond. «Le gratteur de la casserole n'opère pas dans la précipitation. Il délire le temps du bonheur, jusqu'à ce qu'une grande personne soit fatiguée d'entendre les cracracra de la cuillère et happe la casserole pour la mettre à tremper»¹².

«Ce philtre qui abolit les années» au dire de *Claudine en Ménage* est divin. Son goût exquis et l'envie d'en avoir encore et encore n'est pas «une faim quotidienne des habitudes de l'esclavage»¹³, mais plutôt une manière de déguster cette chaleur odorante qui donne lieu à une récréation. Ce qui frappe c'est l'étendu de ses sensations et la variété des registres de dégustation: «le chocolat procure l'apaisement et le calme. Il transporte plus loin que les souvenirs et invite à retrouver l'insouciance première»¹⁴. Il est certain que dans la mémoire de la narratrice le plaisir attaché au sucré n'est pas séparable du souvenir du dessert livré par Man Ya: elle n'accepte jamais que nous soyons privés de dessert et nous réveille la nuit pour glisser des pommes que nous mangeons tout endormis, sous nos draps dans le noir»¹⁵. Un plaisir inouï de voir et de toucher vient chatouiller l'odorat des tous petits, préparant l'envie de déguster et de fantasmer. Dans ce registre de la nourriture, la matière s'impose par sa couleur, sa consistance, le plaisir éprouvé à la manipuler à moitié assoupi dans ses draps.

(11) Colette, *Le voyage égoïste*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t II, 1986, p. 1095.

(12) *L'exil selon Julia*, p. 59.

(13) *Ibid.*, p. 58.

(14) Carmen Boustani, *L'écriture-corps chez Colette*, éd Fusart, 1993, p. 78.

(15) *L'exil selon Julia*, p. 105.

La nourriture livrée par Man Ya est une nourriture saine et simple, produit du terroir qui satisfait le plaisir du palais de la narratrice et lui permet de rêver ouvrant devant elle des rêveries capables de briser les frontières et de la transporter à Routhiers, en Guadeloupe comme elle le signale dans ses lettres à Man Ya après son retour aux Antilles: «quand je mange des lentilles, je songe aux Antilles. Lentilles, Antilles (...). Chaque graine est une île dans une assiette. Je sais qu'il y a des quantités d'îles dans les parages de la Guadeloupe»¹⁶.

La nourriture de Man Ya réconcilie la narratrice et sa propre chair avec le sens du plaisir et du désir. Cette nourriture est un retour à un manger naturel parfumé des odeurs de la terre antillaise qui préserve le corps des germes de la civilisation. Une nourriture bio recherchée de nos jours, que Jean-Jacques Rousseau mentionne déjà dans *Les Confessions* avec ses repas de fromages et de laitages. Nous constatons que le meilleur souvenir gastronomique reste pour la narratrice la nourriture de là-bas envoyée par Man Ya et découverte grâce à elle.

Les ingrédients envoyés par Man Ya constituent une magie évocatrice qui ramène l'espace d'un instant Gisèle la narratrice au temps heureux passé avec Man Ya. La nourriture devient un véritable discours du passé et une narration de la différence inscrite dans la rupture entre l'alimentation de l'autre (la France) et celle de soi (les Antilles). Elle relève à la fois d'une ethnohistoire et d'une expérience personnelle: «A force de manger pommes - France et fraises, Béchamel, pommes de terre, croissants chauds et clafoutis»¹⁷, elle avait de plus en plus la nostalgie du retour au pays et à la nourriture créole. Ceci nous rappelle Gaston Bachelard dans *Le droit de rêver*: «ce verre de vin pâle, frais, sec, met en ordre toute ma vie champenoise. On voit que je bois: je me souviens»¹⁸, de sorte qu'il est indiqué de croire qu'il mange des souvenirs assaisonnés au goût du vin. Cette situation fait écho au goût du Colombo qui a marqué pour la narratrice des moments heureux passés avec sa grand-mère: «donc après le Colombo, je ne me suis pas brossée les dents, pour garder un peu du goût dans la

(16) Gisèle Pineau, *L'exil selon Julia*, op. cit., p. 204.

(17) *Ibid.*, p. 138.

(18) Gaston Bachelard, *Le droit de rêver*, PUF, 1970. p. 236.

bouche»¹⁹. Le goût de crabes et de ses variantes retient le palais de la narratrice avec des excitations gustatives au safran, coriandre, girofle, anis, poivre et grains de moutarde. Par contre, le souvenir de toute une variété de fruits revient d'une manière récurrente dans le récit: «mango, surette-cochon, cythère, coco et corrosol ont notre préférence»²⁰.

Le texte s'articule sur le rapport nourriture/amour. Mais il ne s'agit pas dans ce texte de littérature créole des voluptés de l'amour comme c'est le cas chez Proust ou Colette, mais plutôt d'un amour filial où la fonction de nutrition est un pôle d'attraction d'un corps éloigné dans son île, dans le lieu de ses ancêtres. La magie de Man Ya dans son rapport aux plantes de son jardin n'est pas uniquement nutritive, mais guérisseuse. Man ya avait la connaissance des plantes. Au pays, elle dispose des plantes Phyto remèdes: herbe-à-tous-maux, pervenche de Madagascar, cocheléria, curage. Chaque famille de graines ou de racines a son usage. En vraie botaniste, elle classe les plantes en bonnes et mauvaises et pratique des recettes pour chaque infection. Pour les complications intestinales d'un enfant, elle fait bouillir ensemble une poignée de riz et un quignon de pain grillé. Somme toute, quelque chose de simple et de bon sens.

Sous la plume de la narratrice, la mention des repas confectionnés par Man Ya est un moment merveilleux et l'occasion d'un échange intense, de rires et de milles signes d'affection, envoyés à cette figure maternelle. On dirait une manière pudique de redire la tendresse envers la mère nourricière: «écarter l'enfant de la cuisine disait Bachelard, c'est le condamner à un exil qui l'éloigne des rêves qu'il ne connaîtra jamais. Les valeurs oniriques des aliments s'activent en en suivant la préparation (...) heureux l'homme qui tout enfant a tourné autour de la ménagère»²¹.

Les odeurs des fruits créoles sont difficiles à révéler à un tiers: ils sont une composante de choix de l'écume des jours. Le parfum de ces fruits fonctionne comme un tenant lieu symbolique de sa présence. Il donne l'amour du pays. Un pays où le Noir est chez lui. Cette thématique est

(19) *L'exil selon Julia*, p. 126.

(20) *Ibid.*, p. 280.

(21) Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, José Corti, 1948, p. 86.

récurrente chez Pineau, nous la retrouvons aussi dans *Un papillon dans la cité* et dans *La grande drive des esprits*. C'est par l'envoi des colis du pays que Man Ya panse les blessures laissées par l'esclavage et prend sa vie en charge. Elle cherche à se dépasser par amour, l'amour de son pays et de sa marmaille. Elle veut oublier son asservissement à ce mari buveur et sauvage devenu son geôlier. Elle n'a qu'un souci, accomplir son devoir envers ce mari falot et envers sa descendance à qui elle veut inculquer les traces du pays.

Man Ya est consciente de la problématique de la question identitaire pour les Antillais, exilés deux fois sur leur île puis en France. Sa sagesse est de les aider à s'accepter dans leur différence en tant qu'Antillais créole. Man Ya souhaite faire connaître la culture créole à ses natifs par la découverte des richesses alimentaires de leur pays d'origine. Son objectif est de leur faire assumer cette différence pour ne pas disparaître dans une assimilation mimétique de l'ethnie dominante. Elle veut leur faire abandonner le carcan de l'identité négativisée et niée: «jamais, jamais plus je n'irai cacher la noirceur de ma peau sous un bureau...je ne serai plus la mouche dans le bol de lait, le chapeau noir, la seule négresse qu'on aime parmi tous les autres nègres qu'on hait... et je serai moi-même au pays des miens»²². Chez l'écrivaine sont privilégiés en créole la cuisine (plats et instruments), les végétaux (fruits et pigments) et le monde des esprits (zombie et diablesse). Une mémoire sensorielle qui décombe les produits du pays et une autre auditive qui retient les histoires racontées en créole sur les effets des esprits, sur les hommes tournés en chien (le chien est une image importante en Guadeloupe) en démons et en bons anges.

La nostalgie s'ouvre dans ce réel antillais avec sa quotidienneté et ses croyances vers une sorte d'altérité extrême. Il s'agit de la dé-africanisation vers une créolisation, vers une identité quasi reconstructive. On dirait que la narratrice alias Pineau exerce une démarche ontologique sur le mode d'une plongée en «nous-mêmes», un «nous-mêmes» dans son rapport à l'autre. Elle ne se réclame pas de la racine unique, mais du «rhizome», racine démultipliée par les rencontres, contrairement à Man Ya au prénom Julia qui veut retourner à sa vieille case, à son jardin et à Monsieur Asdrubal: «la

(22) *L'exil selon Julia*, p. 232.

tour Eiffel peut rester dressée sur ses talons aiguilles, Joséphine Baker peut continuer à chanter ses deux amours, le général peut libérer une seconde fois la France. Man Ya s'en fiche»²³.

III- Interaction mots et nourritures

«J'ai commencé à écrire l'histoire de ton retour en Guadeloupe»²⁴, C'est par ces mots que la narratrice se met en scène en tant qu'écrivaine qui rédige ses souvenirs sur son cahier renonçant d'envoyer des lettres à la grand-mère afin de traduire ses émotions et souvenirs et les transcrire en un journal à la manière d'Anne Franck: «Finalement, je me rends compte que je ne t'envoie plus de courrier. Je suis une copieuse. J'imité Anne Franck et j'écris à un cahier. Toi, tu remplaces Kitty, sauf, que tu existes vraiment»²⁵. La narratrice a épluché sa correspondance non envoyée à Julia pour lui attribuer sa pleine stature de grand-mère et se donner sa place d'écrivaine en herbe. A la manière d'Anne Franck, elle a son journal intime pour seul ami, mais diffère d'Anne Franck dans la mesure qu'il s'agit de l'histoire de sa grand-mère et non de sa propre histoire dans cet «il était une fois», *L'exil selon Julia*.

Sur ce cahier, la narratrice trace les noms de la nourriture révélée et envoyée par Man Ya insistant sur la préférence des condiments, des desserts et des fruits exotiques qui sont des promesses, des révélations d'un monde.

Sous cette plume féminine, le fruit est jouissance au sens étymologique, une assimilation par le goût et le geste d'écrire. Ces fruits sont associés aux mots et enroulés dans des mots: «vanille, muscade, rhum et cannelle. Trésor emballé dans la feuille d'un gros journal local qu'on défroissait pour la lecture du soir»²⁶. En effet, c'est dans le prolongement de cette matière linguistique manipulée comme des nourritures, que le corps textuel est retenu dans sa matérialité. Cette absence de dichotomie

(23) Gisèle Pineau, *L'exil selon Julia*, op. cit., p. 174.

(24) *Ibid.*, p. 201.

(25) *Ibid.*, p. 215.

(26) *Ibid.*, p. 37.

entre mots et fruits revient au statut de la femme qui a été considérée pour longtemps comme exilée du langage. Ceci la conduit par conséquent à palper profondément mots et objets culinaires les confondant ensembles. Le mot qui appartient au registre de l'alimentaire devient la graine qui féconde l'écriture. Il rejoint par lui-même et sous-tend la connotation de la nourriture qui réconforte le corps.

Le rapport aux mots ne s'arrête pas là. Il devient ludique lorsque Man Ya se familiarise avec les lettres sur le cahier de son petit-fils Elie qu'elle lave à l'eau et «(elle) se contente de regarder passer les mots comme elle regardait passer après cyclone les grands arbres déracinés et les roches hautes et larges, dans la rivière au fond de la ravine, derrière sa case. Seulement sentir couler entre ses doigts les paroles décousues et les règles de grammaire, les adjectifs et les noms propres et les fautes d'orthographe»²⁷. C'est en s'appuyant sur le pouvoir des mots qui se ramènent au souvenir de Man Ya que la narratrice choisit de composer son récit: «écrire le fond brûlé d'une casserole de crème-caco, des souvenirs du cerf-volant, des enfants qui dansent sous la pluie face à une savane bleue. Ecrire pour animer des souvenirs»²⁸. Le mot reconstruit le fruit, les herbes, les piments pour les assimiler à lui. La dégustation visuelle et scripturale s'allie à la dégustation réelle. Jean-Pierre Richard parle de nourritures - mots et de mots-nourritures où le signe intégral signifiant/signifié devient consommable.

Le plaisir du mot suscite l'appétence et se substitue à celui de l'aliment. Ainsi se trouve jumeler le geste d'écrire de la petite-fille à celui de cuisiner de la grand-mère. Dans cette double nourriture terrestre et spirituelle, toute une gestualité féminine au quotidien est décrite. La narratrice écrit les contes et légendes de Julia. Elle la voit retourner à son Routhiers dans une gloire nouvelle et Asdrudal se prosterne à ses pieds. Gisèle, la narratrice, embellit par la fiction la réalité amère de cette femme battue et maltraitée. Elle ramène sa grand-mère au réel merveilleux la dotant de pouvoirs extraordinaires suscitant une impression d'étonnement: «parfois les songes me font accroire que je suis de toutes les drives, grimpée sur son

(27) Gisèle Pineau, *L'exil selon Julia*, op. cit., p. 166.

(28) *Ibid.*, p. 195.

dos, mes pieds enserrant ses reins. Temps et espaces se conjuguent alors sur les mêmes tables»²⁹.

Gisèle Pineau écrit pour inventer une existence et faire le portait d'une grand-mère devenue mythique sous sa plume et le personnage principal de ses écrits. De cette conteuse qui raconte des histoires du pays, Gisèle en a fait la source de son inspiration et le corps écrit de ses récits. Elle l'accorde au rythme de sa mémoire, traduisant non sans poésie ses mots et son savoir: «alors, je deviens écrivaine d'après-midi, gribouilleuse de minuit, scribe du petit matin. Ecrire pour s'inventer des existences»³⁰. Plus particulièrement l'existence de la grand-mère rivée dans ses gestes quotidiens de pratiques culinaires et de travaux de jardinage.

L'écriture de ce récit qui décrit la nourriture du corps et ses activités gestuelles est à rattacher à toute approche interne et corporelle de la langue renvoyant à ce rôle domestique et à ce domaine nourricier dans lesquels la femme antillaise est cantonnée. Le mérite de la narratrice est d'avoir réussi à transférer ces valeurs dans l'écriture. Ces éléments entrent en jeu et aident à comprendre comment et pourquoi Gisèle Pineau en tant que femme noire écrit. Tout se passe comme si la romancière accède à une écriture libre à partir de son expérience et de sa découverte de sa grand-mère et de son île: «la liberté de pouvoir parler n'importe comment et de toutes les manières possibles, à prendre la langue à bras le corps, à s'y plonger, à s'y vautrer, à en jouer, à la retourner, à la ficeler sans jamais privilégier un seul organe, une seule figure»³¹.

Pineau qui explore son enfance, reste guidée par le souvenir de la grand-mère afin de retrouver la racine profonde de sa «nourriciture». Ce besoin d'associer la nourriture à l'écriture fait revivre le corps de l'écriture des femmes et prend une résonance particulière. «Je plonge mon nez dans la boîte en fer-blanc qui tient les bâtons de ceci, les gousses de cela, les essences d'amende amère et les écorces d'oranges sèches. J'aspire un grand coup. Et, souffle coupé, je cours dans ma chambre où je lâche ses fragrances enivrantes»³². Ce procédé rejoint un rythme biologique de

(29) Gisèle Pineau, *L'exil selon Julia*, op. cit., p. 197.

(30) *Ibid.*, p. 195.

(31) Françoise Collin, «Polyglo(u)ssons», *Les cahiers du grif*, N° 12, juin, 1976.

(32) *Ibid.*, p. 196.

l'écriture dans une syntaxe déstructurée et une expression plus proche de l'oralité. Tout devient audible et rythmé. Les résonances ancrées dans les mots créoles reviennent en modulation d'un chant inarticulé laissant parler l'émotion. Une mosaïque de mots créoles s'articule dans l'ethnotexte de la parole. Ces mots appris par Man Ya deviennent pour sa petite fille la matrice de son écriture. Ironie du sort, cette vieille «négresse» illettrée est à la source du récit. Dans ce lieu de l'écrit, il s'agit de l'oralité et des traditions culinaires. C'est dans ce contexte particulier que découle la force motrice de la littérature des femmes migrantes. Nous avons tenu à nous interroger sur la place spécifique de Julia femme de la migration et à nous intéresser à sa descendance féminine et à son inscription dans l'espace du pays d'accueil.

Bien que le français soit la langue d'expression de la narratrice et l'idiome dans lequel elle fait parler la grand-mère, quand l'émotion prend le dessus, le créole apparaît par moment. Il en est dans le cadre de la relation à l'enfant, à la nourriture, à la nature antillaise. Cette confusion des langues est devenue «un Babel heureux» pour reprendre l'expression de Barthes. La créolité se révèle par les mots insérés entre guillemets dans la langue française. «Ce suis-je» se traduit par une langue baroque métissée loin du purisme de la langue de l'Hexagone. «Je comprends la différence c'est-à-dire que je la mets en rapport sans hiérarchiser avec ma norme. Je t'admets à existence dans mon système»³³.

Dans cette poétique des mots, le rêve est à la limite de sa narration et fonctionne comme une entité pulsionnelle. Telle métaphore exprime un désir et trouve un moyen de s'accomplir sur le mode de l'imaginé. Son rapport aux mots est un rapport au merveilleux. Les lettres d'Asdrubal sont «parfumées à la rose» sur lesquelles il avait transposé des bouquets de fleurs et des figures de blancs se donnant des baisers «des lettres d'amour, s'il vous plaît»³⁴. Julia enterre les belles lettres envoyées par son mari au pied de muscades pour voir si elles pourraient donner des choses vivantes et belles.

La nourriture est au cœur de cette tendresse qui unit Gisèle à Julia, la

(33) Edouard Glissant, *Poétique de la relation*, Gallimard, 1990, p. 204.

(34) *L'exil selon Julia*, p. 135.

petite-fille à la grand-mère. Nourriture des mots et mots de nourriture. Quelque chose de vécu, du pensé, de l'écrit transite par elle. Pineau a eu le mérite de relever la nourriture antillaise à un rang poétique et identitaire. Elle a laissé des traces écrites sur la cuisine antillaise, alors que l'Afrique ne connaît pas de tradition culinaire écrite, contrairement à la situation qui se présente en Inde et en Chine où la culture culinaire est plus admise.